



Philippe Sollers, le surhomme pressé

Mémoires. L'écrivain raconte sa vie, sans la mettre à nu.

PHILIPPE LANÇON
QUOTIDIEN : jeudi 25 octobre 2007

Parler de soi, c'est rêver. Depuis longtemps, depuis toujours, Philippe Sollers rêve de lui. Il a 70 ans. Sa permanence agitée fait qu'il ne les fait pas. Il accélère par souci de vivre, se répète par crainte d'être muet, se vante par peur d'être mal aimé. Sa première passion, c'est lui-même. Il sait en parler : «*La passion, c'est l'impératif de présence, parce que cette présence n'aurait pas dû se présenter, et qu'elle confisque, d'une certaine façon, le temps lui-même.*» Voici donc les Mémoires d'un surhomme pressé. Intitulées *Un vrai roman*, elles sont un concentré partiel, biographique d'abord, thématique ensuite, de la vie de l'écrivain.

Cette vie, il n'a cessé d'en parler, de l'enluminer : *Un vrai roman* est un nouvel acte de postérité anticipée, un de plus, dans le pli et la continuité apologétique des autres. Livre de plus, et non livre qui bousculerait, déstabiliserait, approfondirait un homme livré au personnage dont il ne semble plus savoir quoi faire, sinon l'étaler, le déplier, en faire la réclame.

Il le fait tantôt avec grâce et rapidité, tantôt avec embarras et complaisance, souvent en as de la dénégation : «*Je ne me plains pas, je raconte, mais personne n'écoute.*» Que faire d'autre, quand on est Sollers ? C'est la question. Tout a été dit, redit, écrit - par lui ou par ses célébrants. Pourquoi se découvrir soudain face à l'ennemi, qui est partout ? Donc, «*never complain, never explain*». Fixer l'image. Comme les grands libertins stoïques, comme les Anglais. Continuer à faire du bruit en silence.

Interprétations. Mémorialiste de lui-même, Sollers est son propre exégète. Il explique sans fin ce qu'il a écrit, écrit, écrira, comme s'il n'était ni lu ni compris par personne, c'est d'ailleurs ce qu'il va répétant, et surtout pas par ceux qui le lisent. C'est qu'il veut être en avance sur toutes les interprétations qu'on pourrait donner de lui. Dès la première page, le titre est justifié : «*Toute ma vie, on m'a reproché d'écrire des romans qui n'étaient pas de vrais romans. En voici enfin un. "Mais c'est de votre existence qu'il s'agit", me dira-t-on. Sans doute, mais où est la différence ? Vous allez me l'expliquer, j'en suis sûr.*»

La musique est celle de Diderot. L'ombre est celle de Montaigne, revendiquée. Une phrase de l'auteur des *Essais* est recopiée dans *Guerres secrètes*, essai qu'il publie parallèlement sur Homère, Nietzsche, Joseph de Maistre et, bien sûr, lui-même (1). Elle donne le sens des Mémoires : «*Si le monde se plaint de quoi je parle trop de moi, je me plains de quoi il ne pense pas seulement à soi.*» Le reste de l'équipage en génies sollersiens est connu : Voltaire, Nietzsche, Heidegger, Bataille, Céline, des taoïstes, Mozart pour l'ambiance et le phrasé, vous retrouverez les autres. «*Considérable*» est un adjectif qui revient fréquemment.

Pour la règle du jeu et la corne du taureau, on repassera : on saura peu des malheurs et des doutes qu'il a eus. L'introspection, la mise à nu, l'aveu, ne sont pas son affaire. Les pages sur son enfance, sa mère, sa tante, ses maladies, son grand-père escrimeur, sa réforme pendant la guerre d'Algérie, ouvrent un peu la porte : joies et douleurs passent vite, vite dites, mais elles sont là, saisies dans un jet de lumière. Dès que Philippe Joyaux devient Sollers, huître à l'étal, le personnage se referme sur l'homme qui l'a produit.

La perfidie, qui épice tant de Mémoires, n'est pas son meilleur registre. S'il en veut beaucoup à ceux dont la renommée l'éclipse en France ou à l'étranger, il n'a qu'un talent retenu pour les détruire, car il hésite toujours à porter le coup de grâce : autant il est généreux en enthousiasme, autant il est timide en méchanceté. Ses attaques contre Gracq, Le Clezio, Modiano, Michaux («*Il avait du coton dans les oreilles*») sont un peu faibles. Aragon est plus rudement secoué. On est en 1959, le poète a lancé Sollers et lui donne du «*petit*» : «*Aragon est encore très beau, il est debout, il se regarde à travers vous, le miroir envahit la pièce, il vous glace.*»

Gélatine. Pages à écrire, femmes à aimer, musique à écouter, peinture à voir, paysage à vivre et mer où nager : en dehors de ça, au fond, rien n'est sérieux, et Sollers, pour le dire, est idéal. Ses phrases tirent naturellement son carrosse vers la joie. Les pages sur Dominique Rolin et Julia Kristeva rappellent l'élégance - ou le rêve - de son amour pour elles. Le voici, évoquant sa rencontre avec la première. C'est un déjeuner, à la campagne. Il la voit, elle le voit, et, soudain, «*les citrouilles, autour de la table, ont disparu dans une gélatine de paroles vides.*» Leur amour vit : «*L'amour ne peut être que clandestin, c'est sa définition. Elle est d'accord, sauvage et discrète sous ses airs trompeurs de grande gentillesse, faite pour décourager les intrusions, la glu des confidences et des indiscretions. Toute personne qui avoue un amour, ment. Banco ? Banco.*»

Leur histoire fut-elle aussi rapide, tenue, vibrante par les actes ? Peu importe : les phrases le font croire et il y en a beaucoup, comme ça, dans *Un vrai roman*. Sollers s'oublie peu. Mais il est bon dès que l'amour-propre est dépassé par un enthousiasme métallique : dès qu'il soumet sa sensibilité à des puissances extérieures.

En 1959, des articles de Mauriac et d'Aragon avaient tressé son berceau : il en a souvent parlé, il recommence dans ce nouveau livre en les citant. Puis il dépeint une époque qui fait honte aux mesquineries et ressentiments de la nôtre. Voici la revue *Tel Quel* : «*Le vouvoiement est de rigueur, la vie privée jamais interrogée, montrez ce que vous avez écrit, c'est tout. Des terroristes, vous dis-je.*»

Vient 1968, Mao, la Chine, Venise, les aventures et les brouilles, le grand art de la lecture et de la mauvaise foi, bref, une onde où la fréquence de l'esprit surréaliste n'est pas encore éteinte. Conclusion : «*Il faut rire de sa jeunesse, mais il est abject de la mépriser.*» Ou encore : «*Je sais de quoi je suis coupable : de ne pas l'être.*» Orgueil affiché, sur la page et au vent.

On le suivrait davantage dans ses goûts et rejets si l'ostentation perpétuelle dans le rappel de ses nombreux mérites ne venait si souvent fausser la lecture. «*Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? écrivait Pascal. N'en dites pas.*» Sollers, c'est le contraire. Il dit tant de bien de lui qu'on finit par en croire du mal, et, surtout, qu'il ne s'aime pas. L'affectation de vanité n'aurait aucune importance, si elle ne lui faisait perdre le ton. Il se croit drôle, subtil, provocateur, en avance sur les imbéciles qui le lisent : ce n'est plus qu'un homme qui enfle sous les compliments qu'il s'injecte. La hantise du regard des autres est la mauvaise graisse qui étouffe sa propre musique.

En résumé, que sont ces *Mémoires* ? Un fil plus ou moins tendu sur lequel, au crépuscule, ayant traversé quelques nuages en les signant sans jamais les crever, la vieille et vive hirondelle des lettres françaises se pose pour faire, une fois de plus, son propre printemps.

(1) Les éditions La Différence republient également *De Kooning, vite*, un essai sur le peintre hollandais qui a vingt ans déjà.

<http://www.liberation.fr/culture/livre/287186.FR.php>

© Libération